

« tous ceux que vous pourrez décider. A Juilly, on n'apprend pas à trahir. Ceux-là seuls sont les bons ! »

Que de tristesse ! que de déceptions révèle cette lettre !

Le découragement, toutefois, n'avait pas duré longtemps. Aux heures du péril, a-t-on dit, les julliaciens se rapprochent afin de mieux combattre et mieux mourir. Lorsque, réunissant nos bataillons décimés, Villars marchait contre le prince Eugène, il n'avait accepté, pour l'aider à sauver la France et son roi, qu'un condisciple, le maréchal d'Artagnan-Montesquiou (1). On pourrait citer des faits analogues pendant les campagnes du XVIII^e siècle et de l'Empire, devant les tranchées de Sébastopol, et, plus récemment encore, au soir de la bataille de Loigny, alors que le général de Sonis (2), pour sauver du moins l'honneur, tombait aux côtés du lieutenant-colonel des zouaves pontificaux, Fernand de Troussure (3).

Fidèles à la tradition, pour éviter les traîtres et faciliter l'entente parfaite, les petits académiciens d'autan, rappelant leurs souvenirs, réveillant leurs amitiés passées, s'étaient retrouvés et réunis.

Quels étaient donc ces trente-cinq julliaciens décidés, le 10 mars 1791, à tenter une contre-révolution, et battant ainsi le rappel jusqu'auprès de leurs anciens maîtres ?

Les identifier tous est impossible. Beaucoup trop d'entre eux n'étaient pas Lyonnais d'origine ; plusieurs dissimu-

(1) Pierre d'Artagnan-Montesquiou, né en 1645, entré à Juilly le 13 octobre 1660, maréchal de France en 1709.

(2) Le général Louis-Gaston de Sonis, né le 25 août 1825, élève de 1838 à 1841, mort à Paris le 15 août 1887.

(3) Marie-Fernand Le Caron de Troussure, né à Villiers-Saint-Barthélemy (Oise), le 2 juin 1831, élève du 16 octobre 1843 au 15 juillet 1849, tué à Loigny le 2 décembre 1870.